

LE GÉNÉRAL FOCH

chargé de coordonner les opérations dans la grande bataille

La presse britannique annonce que le général Foch a été nommé généralissime sur le front occidental. La vérité est qu'en vue de faire face à la situation actuelle, les gouvernements britannique et français, d'accord avec les hauts commandements, ont confié au général Foch la charge de coordonner l'action des troupes alliées sur le front ouest. — (Officiel.)

Les journaux anglais annoncent que le général Foch a été chargé, par les gouvernements anglais et français, d'assurer l'unité du commandement, en plein accord avec le commandant Haig et le général Pétain, et ils l'annoncent avec une sympathie qui ne surprendra aucun de ceux qui ont eu l'occasion, depuis le début de la guerre, d'apprécier le général Foch.

Les Anglais le connaissent d'ailleurs depuis longtemps, car, en 1912, il commandait la mission française aux manœuvres de l'armée anglaise à Cambridge. Il y apprit à apprécier le soldat anglais et à savoir ce que l'on peut obtenir de sa ténacité.

Il savent aussi que le général Foch est un homme qui ne craint pas d'avoir des opinions nettes et de les exprimer avec la plus grande franchise, dût cette franchise déplaire à ses interlocuteurs.

Les faits seuls, pour lui, importent et non les mots, et c'est peut-être son caractère, autant que sa valeur militaire, qui a été la cause de sa désignation dont il est l'objet.

M. Clemenceau le connaît depuis longtemps aussi. Leur première rencontre, qui date de 1907, met en relief le beau tempérament de chacun d'eux. M. Clemenceau était alors président du Conseil ; il fallait choisir un directeur de l'Ecole de guerre. Il fit venir le général Foch pour lui offrir cette direction et le général de lui répondre :

« Je suis un soldat, je suis à vos ordres. Mais peut-être ignorez-vous, monsieur le Président, que j'ai un frère jésuite, que je n'ai jamais caché mes sentiments religieux. »

Et le président de répondre en des termes que nous atténuons :

« Cela m'est égal, je vous demande seulement de former des générations de bons officiers. »

En prenant, il y a quelques mois, le ministère de la Guerre, M. Clemenceau a retrouvé le général Foch comme conseil militaire du gouvernement. La pénétration s'est faite davantage entre ces deux hommes qui ont collaboré avec une harmonie quelquefois heurtée, car ils sont tous les deux de ceux — et c'est à leur honneur — qui ne renoncent à une idée que si on leur donne des arguments sérieux.

Le général Foch, avant de diriger l'Ecole de guerre, y avait longtemps enseigné « la stratégie et la tactique générale de la guerre ». Après avoir quitté l'Ecole, il avait publié chez Berger-Levrault sa doctrine de la guerre moderne qui serait, disait-il, « une guerre nationale, aux allures déchaînées, aux masses énormes ».

La volonté morale de vaincre, avec les moyens de vaincre, bien entendu, avec l'économie des forces, l'utilisation de chacun, c'est la dominante de sa conception. Ce n'est pas qu'il se contente d'une conception simpliste de la bataille, comme l'expliqua une étude parue sur lui dans le *Correspondant*, en janvier 1915 : « Aucun plan de guerre ne peut guère être arrêté d'avance que jusqu'à la première bataille, mais ensuite il faut infléchir les opérations à la demande des circonstances. »

Il pense qu'il ne faut pas oublier que l'adversaire cherche à contrarier vos mouvements, c'est pourquoi toute manœuvre que l'on tente doit être éclairée, conduite et préparée.

Avant la guerre, on craignait que ce principe de sûreté ne fût la preuve d'une timidité réelle, mais le général Foch a prouvé sur les champs de bataille qu'il a commandé depuis 1914 que cette timidité n'est qu'apparente et qu'elle permet de mieux raisonner la manœuvre offensive qui est la base de toutes les victoires.

Rappelez-vous son rôle à la Marne : il commandait une armée qu'on avait dû former après Charleroi. Il était chargé de défendre la région du côté de Sézanne. Les Allemands, qui commençaient à sentir l'effort de Maunoury et de Gallieni du côté de Paris, l'attaquaient avec une violence redoublée. Trois jours de suite, le général Foch est obligé de reculer et chaque matin il reprend l'offensive ; c'est ainsi qu'il subit le choc, maintient l'adversaire et que son opiniâtreté profite enfin d'une fausse manœuvre de l'ennemi pour le faire prendre en flanc par la fameuse division Grossetti et pour le battre à son tour. Il justifiait ainsi l'aphorisme qu'il avait l'habitude de répéter

FURIEUSE POUSSÉE DE L'ENNEMI

sur le front Moreuil-Lassigny repoussée vaillamment par nos troupes

Battus sur un front de soixante kilomètres les Allemands refluent en désordre laissant le terrain couvert de cadavres



COMMUNIQUE FRANÇAIS

La bataille a repris avec une nouvelle violence pendant la nuit. Elle est en cours sur un front de 40 kilomètres depuis Moreuil jusqu'au delà de Lassigny.

Nos troupes, appuyées par nos réserves, qui continuent à arriver, opposent une résistance acharnée aux puissants assauts de l'ennemi.

Moreuil, dans la Somme, 3,000 habitants, chef-lieu de canton, arrondissement de Montdidier.

La bataille engagée sur le front Moreuil-Lassigny a continué tout le jour avec une violence grandissante et s'est encore élargie.

Sur une étendue de soixante kilomètres, les forces allemandes, malgré les ravages énormes causés dans leurs rangs par nos feux, ont multiplié les assauts contre nos lignes.

Nos troupes héroïques, se jetant à corps perdu dans la bataille, ont, par leurs contre-attaques incessantes, arrêté partout la furieuse poussée de l'ennemi.

La région d'Orvillers-Le Plémont-Plessis-de-Roye, notamment, a été le théâtre de combats acharnés ; ces villages ont changé plusieurs fois de mains. Deux divisions allemandes qui avaient réussi à prendre pied dans Le Plémont et dans le parc de Plessis-de-Roye ont été balayées par une magnifique contre-attaque de nos troupes qui ont rétabli leur ligne.

Sur certains points, les masses assaillantes, prises sous le feu terrible de notre artillerie, ont dû brusquement s'arrêter et refluer en désordre, laissant le terrain couvert de cadavres. Les pertes subies par l'ennemi sur toute la zone de bataille dépassent encore celles des jours précédents.

Orvillers-Sorel, arrondissement de Compiègne, canton de Ressons-sur-Matz, à 23 kilomètres au nord de Compiègne, 415 habitants.

Plessis-de-Roye, arrondissement de Compiègne, canton de Lassigny, à 22 kilomètres au nord de Compiègne, 281 habitants.

Le Plémont, hameau à l'est de Plessis-de-Roye.

COMMUNIQUE BRITANNIQUE

Au nord de la Somme, il n'y a eu que des actions locales. Au sud de la Somme, hier, l'ennemi, qui a attaqué Dénain et Mézières, a réussi à refouler nos troupes hors de ce dernier village. Nos contre-attaques nous ont valu un certain nombre de prisonniers. Toutes les tentatives de l'ennemi pour s'emparer de Dénain ont échoué après une lutte très vive qui dura tout l'après-midi.

Pendant la semaine écoulée, notre cavalerie, soit montée, soit à pied, a, au cours de nombreux engagements, combattu avec grand courage et repoussé l'ennemi en lui infligeant de lourdes pertes.

Les Allemands dépensent leurs réserves

La ruée allemande a repris une nouvelle intensité, et c'était à prévoir, puisque le premier objectif de réelle importance, le nœud de chemins de fer d'Amiens, n'est pas atteint. Nous disons le premier objectif, parce que son acquisition même ne serait qu'un moyen, un atout dans le jeu des Allemands, pour développer leur manœuvre. En dehors d'Amiens, rien de ce qui a été repris par l'ennemi sur ses anciennes positions antérieures à l'offensive anglo-française de l'année dernière n'a une importance capitale. Le front anglais a reculé un peu au delà du front initial de 1917, il est vrai, mais d'autre part, nous tenons solidement la ligne de l'Ailette et le massif montagneux de Noyon-Ribécourt, qui étaient alors au pouvoir de l'ennemi, et ce sont de très avantageuses positions.

Le front de l'attaque se réduit maintenant à une soixantaine de kilomètres. On peut y voir la difficulté de le développer d'avantage par suite de la grande dépense de réserves allemandes qui a été faite. L'ennemi aurait plutôt intérêt à l'étendre qu'à le rétrécir, puisque par le rétrécissement il risque davantage, en progressant, de constituer un saillant, une pointe, dont la condition est toujours d'être d'autant moins robuste qu'elle est plus avancée et plus aiguë.

Un correspondant aux armées britanniques fait très justement observer que le fait, pour les Allemands, d'avoir amené sur la ligne une de leurs divisions navales est un indice de la trop grande dépense de réserves, sans aller jusqu'à dire dès à présent qu'elles sont épuisées. La signification de ce fait concorde avec celle du rétrécissement du front d'attaque. Enfin, comme on a pu le dire hier, nous devons encore noter que si l'ennemi creuse des tranchées un peu partout, là où il est parvenu, c'est qu'il n'est pas assuré de pouvoir pousser plus loin et se préoccupe de conserver ce qu'il vient d'acquiescer et de le consolider, soit jusqu'à un nouvel effort problématique, soit contre nos offensives à prévoir. S'occuper de fortifier le terrain n'empêche pas de passer ensuite à l'attaque, mais c'est toujours un acte défensif à toutes fins utiles.

Général BERTHAUT.

Ils avouent leur échec dans le secteur d'Arras

(Du correspondant du Petit Journal) Zurich, 30 Mars. — La presse allemande reconnaît l'échec subi dans le secteur d'Arras. Le *Stuttgarter Tagblatt* écrit que cette offensive nouvelle aurait pu modifier favorablement la situation dans la région d'Albert, malheureusement elle semble ne pas avoir encore abouti à une décision.

LE CANON BOCHE

continue ses assassinats

8 MORTS. — 37 BLESSÉS

Le canon allemand à longue portée a continué le bombardement de la région parisienne dans la journée du 30 mars.

Il y a eu 8 morts, dont 4 femmes, et 37 blessés, dont 9 femmes et 7 enfants. — (Officiel.)

Le rétablissement de l'alerte n° 3. Considérant que le bruit du canon peut n'être pas distinctement entendu dans les quartiers de Paris on a décidé, d'accord avec le préfet de police, de demander aux pouvoirs publics le rétablissement de l'alerte n° 3, qui laissant le choix entre les différents moyens proposés.

Le cardinal Amette flétrit le nouveau crime allemand. L'archevêque de Paris nous fait tenir le communiqué suivant :

Hier, vendredi saint, à l'heure même de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, alors que les fidèles étaient réunis dans les églises pour commémorer ce grand mystère, les Allemands ont recommencé à bombarder Paris, après une interruption de plusieurs jours.

Un obus est tombé sur une de nos églises et la voûte s'est effondrée, écrasant de nombreux fidèles rassemblés pour l'office divin. On compte au moins 75 morts et 90 blessés ; dont la plupart sont des femmes et des enfants.

Un tel crime, commis dans de telles conditions, en un tel jour et à une telle heure, souève la réprobation de toutes les consciences. Dans notre profonde douleur, nous avons le devoir de nous faire l'écho de cette réprobation, et d'en appeler à la justice de Dieu, en même temps que nous implorons sa miséricorde pour les victimes.

LEON-ADOLPHE, CARDINAL AMETTE, archevêque de Paris.

Protestation indignée du Sénat. Au commencement de la séance d'hier au Sénat, au sujet des avances à faire à des tiers victimes des calamités publiques, M. Chéron a flétri en ces termes les crimes des Allemands :

Le pays tout entier s'associera au juste anathème que l'archevêque de Paris a lancé hier contre les maudits, assassins systématiques de femmes et d'enfants. Leur dernier crime, survenu dans un de ces sanctuaires que les barbares les plus sauvages d'autrefois avaient coutume de respecter, ne fera que souligner davantage la nécessité, pour le monde civilisé, d'en finir coûte que coûte avec les auteurs de ces attentats abominables. Grâce à nos braves soldats, l'heure du châtiment approche. Mais jurons, dès maintenant, de ne jamais oublier.

Mélon aux hommages qui s'adressent aux victimes la mâle résolution de ne point laisser proscrire, dans la conscience humaine et dans l'histoire, la honte de pareils forfaits.

Les paroles de M. Chéron sont vivement applaudies par l'Assemblée.

M. de Lamarzelle. — Nous nous associons tous aux paroles qui viennent d'être prononcées. Partout où sera une indignation, il y aura une condamnation. Dans la bouche le nom du Christ et qui ont choisi le jour d'une cérémonie religieuse et le lieu où elle était célébrée pour accomplir leur forfait.

M. Colliard, ministre du Travail. — Le gouvernement se joint aux précédents orateurs pour flétrir les assassins qui viennent d'être commis ; le Sénat peut être sûr qu'il fera tout son devoir.

Les paroles vibrantes des orateurs sont vivement applaudies par l'Assemblée.

Voir la suite en 2^e page

La CHICHE-FACE et la BIGORNE

Conte par Edmond HARAUCOURT

A PARTIR DE DEMAIN 1^{er} AVRIL

Munissez-vous de vos tickets de pain pour aller dans les restaurants.

Votre carte d'alimentation vous donne droit :

- avec le coupon n° 2, à 500 grammes de sucre ;
- avec les coupons n° 5 et 6, au pétrole et à l'essence.

Les menus des restaurants sont limités.

Le prix du gaz est augmenté.

Les coupons d'avril de la carte de charbon serviront à la consommation d'avril et de mai.

LA FIGURE DE LA BATAILLE

(De notre correspondant de guerre)

Front français, 30 Mars. — Le feu allemand soude l'amitié franco-anglaise. Jamais les deux races de sang si différents ne se sont senties si près. Le péril leur a fait reconnaître qu'elles s'aimaient. Devant le même danger, leur cœur a battu ensemble et la foi du missionnaire les jette généralement, liées, dans la mort.

Nous allons vous la montrer au cours de cette terrible semaine, se serrant la main de plus en plus. Nous allons vous raconter la bataille. Plutôt, passant au galop au milieu d'elle, nous allons vous en faire miroiter les grandes phases dans le reflet du sabre brandi depuis huit jours.

La vague boche s'élance le 21

Le 21 au matin, après douze heures d'un déluge de fer et de gaz, les vagues allemandes commencent à s'élever. Deux armées anglaises sont face à la ruée. Le Boche débouche de La Fère. Un des armées anglaises, celle qui est au nord, résiste, fait tête, ne veut pas céder, ne cède qu'à peine à de rares endroits, se cramponne. L'autre n'a bientôt plus pour se conduire que l'épée de chacun. Un commandant de corps prend un fusil et se bat comme ses deuxièmes classes. Tergnier est pris. La marche sur Ham-Noyon débute. On alerte des troupes françaises. Nous sommes au soir du premier jour. Il fait clair de lune. L'artillerie fait sans arrêt le bruit d'une énorme mouche. Nos troupes dans la nuit montent sur Noyon. Elles montent couvrir la ville.

Le 22, une division française portée à cheval, ayant dépassé Noyon, se trouve subitement face aux Allemands. Les Anglais venaient de céder le passage. Dans la grande lutte qui s'ensuit, Français et Allemands pour la première fois se rencontrent. D'autres divisions suivent. La bataille marche. Des divisions fraîches allemandes dépassaient les divisions fatiguées. En même temps deux divisions, une allemande, une française courent sur Chauny. Les Allemands foncent partout. Vers 6 heures, le soir, un général anglais commandant de corps reçoit un coup de téléphone de son armée. Le repli est ordonné. Mais les Français se dressent sur Noyon. Les Allemands se brisent sur leurs poitrines. Ils obliquent sur Amiens.

Le 23, ils tentent la brèche

Le 23, les Allemands débouchent de Ham, enlèvent Villeneuve-Aumont, percent le canal Crozatier, s'y reprennent à dixsept fois, mais le passent. Il ne faut pas qu'ils élargissent la brèche. S'ils séparent les Alliés ils vont dévaler. Les Français doivent

Bien des fois la fin de l'instruction de cette affaire du Bonnet Rouge a été envisagée mais surgissait, au dernier moment, un nouveau témoin qu'il fallait entendre. Hier, le capitaine Bouchardon, qui travaillait depuis plusieurs jours à la rédaction du rapport d'ensemble, a écrit les dernières lignes de son travail et il a communiqué le document au commissaire du gouverne-

ment près le 3^e conseil de guerre le commandant Julien. Le rapport aussi volumineux que celui de l'affaire Bolo pach compte plus de soixante-dix pages et l'historique de l'affaire est complètement exposé. Il débute par la saisie du chèque de 153.000 francs que portait sur lui Emile Duval, à Bellegarde, à son retour de Suisse et de sa restitution vingt jours plus tard à son bénéficiaire, à la suite des démarches pressantes de Goldsky et de Jacques Landau. Les sommes que Duval a ainsi touchées en Suisse s'élevaient à près d'un million et, de son dernier, représentaient le montant de la contribution de la Société des Bains de mer de San Stefano. Les pièces de toute sorte qui ont été réunies pour l'information s'élèvent à plus de trois mille.

Mardi, le commissaire du gouvernement, le commandant Jullien, après avoir formulé ses dernières réquisitions, envoya le dossier au gouverneur militaire de Paris qui aura, en dernier ressort, à ordonner la mise en jugement des inculpés. Rappelons que ceux-ci sont, outre Emile Duval, Marion, Joucla, Jacques Landau et Goldsky pour intelligences et commerce avec l'ennemi et MM. Vercasson et Leymarie, ceux-ci pour complicité de commerce avec l'ennemi.

L'enquête contre M. Caillaux

Il a entendu, hier, un témoin aujourd'hui officier qui, en 1918, à l'époque où M. Caillaux était en Italie, était de passage à Rome et a été au courant des démarches qu'a faites le député de Mamers auprès de personnalités italiennes.

M. Renaudel, secrétaire de la maison de la Presse a été entendu par le lieutenant Jousselin dans l'affaire Hanau.

L'affaire Suzy-Depsy

Maurice Tremblez, le banquier ancien

longue de poison de l'Autrichien Rosenberg et de Bettelheim, qui semble avoir bénéficié plus que ses complices des tractations actuellement reprochées à la bande, était le seul qui n'ait pas été interrogé par M. le lieutenant Gazier depuis

plusieurs semaines. En effet, il était à la prison de la Santé, souffrant d'un commencement de phlébite. Son état s'étant amélioré il a été amené hier devant l'officier rapporteur qui lui a fait connaître la seconde inculpation relevée contre lui,

La discussion du pourvoi de Bolo renvoyée à mardi prochain

Hier, à l'ouverture de l'audience de la chambre criminelle de la cour de cassation a été appelé le pourvoi qu'a formé Bolo pacha contre sa condamnation à mort.

M. l'avocat général Delrieu a demandé

de renvoyer l'affaire, qui n'est pas en état, à une date aussi rapprochée que possible en tenant compte des convenances de M. le conseiller La Borde, chargé du rapport, celui-ci n'ayant pu prendre encore connaissance du mémoire de M^e Aubert, l'avocat

La Cour, présidée par M. Bard, s'est retirée pour en délibérer et a rendu un arrêt fixant à mardi les débats du procès Bolo.

Les mineurs de la Loire travailleront aujourd'hui

Saint-Etienne, 30 Mars. — Après pourparlers avec M. François, préfet de la

Loire et le contrôleur des mines, les mineurs du bassin de la Loire ont consenti à faire exceptionnellement demain, jour de Pâques, une journée supplémentaire de travail

ECHOS

Le congrès annuel des fonctionnaires des écoles primaires supérieures de France, fixé au vendredi 5 avril, est renvoyé à une date ultérieure.

Le sculpteur Victor Peter, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, vient de mourir. C'était un « animalier », au talent savoureux. Les fables de La Fontaine avaient trouvé en lui un interprète at-

tentif et passionné. Il les traduisait en petits bas-reliefs, en médailles où revivaient avec esprit et dans une forme sûre les bêtes intelligentes du fabuliste.

L'Argus de la Presse demande des jeunes filles de 15 à 18 ans, ayant brevet élémentaire, pour dépouillement de journaux.

Un certain nombre de sénateurs et de députés ont décidé de former un groupe interparlementaire de la Ligue des Droits de l'Homme, qui se réunira tous les quinze jours. Le secrétaire du nouveau groupe est M. Marius Moutet, député du Rhône.

— Oh ! si vous commencez déjà à qué-

— Je viens même désorganiser votre personnel. Donnez-moi Jean Revillout.
— Pour vous aider ?...
— D'abord, oui... Et puis ensuite pour l'emmener avec moi.

— Je m'imaginais au surplus que si je ne vous le donnais pas, il me brûlerait la politesse quand même. Vous avez bien raison de vous l'attacher. Cet homme vous est extraordinairement dévoué.

a beaucoup de reconnaissance... C'est si rare ces spécimens-là, que j'aurais un réel chagrin à me séparer de mon vieux chien de garde...

Et quand il eut pris congé de son successeur :

— Jean, fit-il à Revillout qui se tenait, comme toujours, à son poste dans la pièce d'entrée, — Jean, venez avec moi.
— Bien, monsieur Fabert. C'est pour aller où ?
— Faire mes malles.

— Vous partez... encore ? s'écria Revillout en le regardant avec inquiétude.

— Oui. Je vais... je retourne plutôt à Saint-Nazaire. Avec cette différence, cette fois, que si vous voulez y venir avec moi...

— Au bout du monde, monsieur Echeverri.

(A suivre.)

PAUL BERTINAY.

